Sommes-nous les héritiers des Lumières matérialistes ?

Mathieu Aury, *Université Paul-Valéry*
et Charles T. Wolfe, *University of Sydney*

Notre héritage n'est précédé d'aucun testament.

— René Char¹

*Le matérialisme scientifique est
constamment en instance de nouvelle
fondation.*

— Gaston Bachelard²

Le matérialisme n'a plus mauvaise presse comme autrefois. Il n'était pas étonnant d'entendre au milieu du XVIII^e siècle que «la matière est le plus vil des êtres³», et même aussi tardivement qu'en 1873, un certain Docteur Desgrange pouvait affirmer dans une conférence prononcée devant la Société de médecine de Lyon, que «l'ennemi le plus redoutable de la société, aujourd'hui, n'est-ce pas l'École matérialiste, dont les doctrines, situées d'abord au sommet de la science, descendent ensuite dans les classes inférieures et faussent les idées avec une rapidité fulgurante⁴ ?». Aujourd'hui, le matérialisme a même ses apologistes et, depuis peu, une revue pour le défendre, *Matière première*. Non seulement des ouvrages paraissent régulièrement sur ce thème⁵, mais dans la «somme» la plus récente sur les Lumières, *Radical Enlightenment (Les Lumières radicales)* de Jonathan Israel⁶, la philosophie matérialiste est présentée comme une composante importante de ce mouvement de pensée. Mais rien de tout ceci ne répond à notre titre, qui pose une question apparemment simple : «Sommes-nous les héritiers des Lumières matérialistes ?» Car cette question en sous-entend plusieurs autres, sans compter l'approche scolaire typique (appelons-la la méthode «Lalande») qui consisterait à s'interroger d'abord sur le sens de «Lumières» et de «matérialisme» pour formuler ensuite une conclusion tirée de ces deux définitions. Non, les difficultés suscitées par la question qui

nous occupe ici sont à la fois méthodologiques et historiques : de quel héritage s'agit-il au juste (quels sont les éléments constitutifs du « matérialisme des Lumières »), et comment nous serait-il possible d'en hériter, si l'on considère que les époques se suivent comme des ensembles clos et « incommensurables » ? Cette incommensurabilité semble être particulièrement significative dans le cas du matérialisme : comment réfléchir historiquement à une doctrine qui est constamment en train de muer au fil de l'évolution des sciences ?

Afin d'être en mesure de répondre à la question de l'héritage, il nous faut d'abord (1) procéder à une clarification conceptuelle de l'idée même d'une transmission ou continuité doctrinale entre le XVIII^e siècle et le nôtre, puis (2) arriver à une définition claire des thèses essentielles du matérialisme des Lumières, sur lesquelles nous ferons (3) quelques remarques rétrospectives, notamment sur le statut du vivant dans ce matérialisme classique, avant de conclure en examinant l'évolution du rapport entre le matérialisme et les sciences, du XVIII^e siècle à aujourd'hui.

1. Problèmes liés à la « continuité »

Si nous pouvons hériter d'un bien ou prouver à un gouvernement qu'une terre appartenait jadis à notre tribu, cela signifie que nous avons établi une *continuité* entre un état antérieur et le présent. Mais quel est cet état antérieur, et quel est notre présent ? Pour le dire en une phrase, le matérialiste des Lumières forge ou épouse typiquement une position *métaphysique* sur la nature de la réalité, de l'univers physique et de notre appartenance à cet univers, alors que le matérialiste du XX^e siècle, surtout à partir des années 1960 avec les travaux de U.T. Place, H. Feigl, J.J.C. Smart et D.M. Armstrong sur la « théorie de l'identité » entre processus mentaux et processus cérébraux, affirme une position plus « locale » sur les rapports cerveau-esprit⁷. Littré le soulignait déjà dans son *Dictionnaire de médecine* au milieu du XIX^e siècle : si le matérialisme ancien était métaphysique, et essayait d'expliquer la formation du monde, le matérialisme nouveau renonce à toute spéculation sur l'origine de la matière⁸.

Cependant, affirmer une thèse forte et unifiée sur la nature du monde (tout est matière et mouvement, tout est corps, l'esprit

n'existe pas ou existe comme « mode » corporel, etc.) n'oblige pas à se prononcer sur l'*origine* des choses. Ainsi le Baron d'Holbach, qui systématise à sa façon le matérialisme des Lumières dans les années 1770, avoue clairement : « [...] d'où vient l'homme ? quelle est sa première origine ? est-il donc l'effet du concours fortuit des atomes ? [...] Je l'ignore. [...] Je serais tout aussi embarrassé de vous dire d'où sont venus les premières pierres, les premiers arbres, les premiers lions [...] »⁹. A l'inverse, le matérialisme contemporain n'a pas totalement abandonné les considérations ontologiques sur la *nature de ce qui est*, puisqu'une de ses composantes essentielles (dues à Smart, mais également à W.V.O. Quine) est son rapport à la physique. Certes, ce n'est pas tout à fait de la « spéculation sur l'origine de la matière », pour reprendre la formule de Littré ; mais ce n'est pas non plus une attitude sceptique ou même instrumentaliste selon laquelle notre connaissance scientifique n'est qu'un ensemble de constructions à valeur pratique plus ou moins grande. Le matérialisme est un réalisme, et dans sa forme physicaliste contemporaine, il tient pour acquis que la meilleure ontologie dont nous disposons est celle fournie par la physique la plus actuelle. Contrairement au matérialisme des Lumières, le matérialisme contemporain sera, neuf fois sur dix, un *physicalisme* (comme nous le verrons plus loin). Ainsi Smart, dans un article de référence sur le matérialisme en 2000, emploie un ton presque condescendant à l'égard d'autres variations sur le matérialisme comme l'émergence, le pan-psychisme ou l'indéterminisme cérébral, pour dire que le physicalisme est la version du matérialisme reconnue par la plupart des philosophes anglophones professionnels de nos jours¹⁰. Cette doctrine est en fait moins nette et tranchante qu'on ne la présente habituellement : elle est plutôt glissante, car d'une part elle dit être la fin de la métaphysique puisqu'elle définit l'ontologie par rapport aux entités reconnues par la physique actuelle, mais d'autre part elle *est* une métaphysique, qui dira par exemple que les propriétés P d'un monde M sont physiques si la copie physique M' de ce monde M contient les mêmes propriétés. Nous reviendrons dans la conclusion sur le type de rapports entre les données de la science et la philosophie que prône, ou qu'implique, le matérialisme.

Mais le physicalisme ne tranche pas sur la nature de l'esprit, puisqu'on peut, comme Donald Davidson, prôner un physicalisme non-réductionniste (*non-reductive physicalism*), qu'il nomme «monisme anomal»: il existe bien des événements mentaux, aussi bien que des événements physiques; si un événement mental entre en rapport avec un événement physique, il y a alors un rapport causal; or, il n'y a pas de «lois» du mental (ni psychophysiques ni psychologiques); toute relation causale entre un événement mental et un événement physique obéit donc à une loi physique – sans que l'activité mentale ne se réduise aux lois de la physique. Davidson ne cite pas la philosophie des Lumières comme inspiration, mais... celle de Spinoza. Ensuite, malgré sa clarté et sa «pureté» théorique, le physicalisme ne met pas le matérialisme à l'abri de tous les dangers, puisqu'il suscite à son tour une nouvelle objection, «quantique» ou «énergétique»: si le matérialisme en tant que physicalisme est la position philosophique qui lie son avenir aux entités théoriques produites par la physique, et si la physique finit par se dispenser de petites entités «dures» telles que des atomes, se «dématérialisant», alors le matérialisme paraît fort compromis!

Que répondra le matérialiste? Il (ou elle, puisqu'une des plus célèbres matérialistes de nos jours est une femme, la «neurophilosophe» Patricia Churchland) dira que cela n'est pas nouveau, puisque depuis Newton, il est question de force et d'action à distance, donc d'agents immatériels, sans que cela n'engage l'avenir de la philosophie; que, de plus, dans la physique contemporaine, matière et énergie tendent à se confondre, sans que cela ne nous empêche de postuler que les entités «dernières» sont des points spatio-temporels, et que le physicalisme repose en dernière instance sur eux. Le regretté David Lewis l'a souligné de manière éclatante:

La confiance dans l'adéquation explicative de la physique est une partie vitale, mais pas l'ensemble, d'un matérialisme robuste. Elle sert de fondement empirique sur lequel le matérialisme construit sa superstructure de doctrines ontologiques et cosmologiques, parmi lesquelles la théorie de l'identité¹¹.

Lewis propose ici une version plus systématique de ce que décrira plus tard Quine sous le nom de physicalisme :

Il ne s'agit pas d'un rêve utopique où nous serions en mesure de définir tout état mental en termes physiologiques ou microbiologiques. [...] Il ne doit pas nécessairement y avoir de relations systématiques entre les groupements d'événements 'mentalistes' et les groupements biologiques. [Simplement], il n'y a pas de différence mentale sans différence physique. [...] Les objets fondamentaux sont les objets physiques¹².

Mais surtout, la contribution positive du physicalisme est que le matérialiste d'aujourd'hui tient pour acquis une ontologie et la clôture causale du monde spatio-temporel qu'elle sous-entend ; il repose sur les épaules, non pas de géants, mais de philosophes matérialistes des Lumières plus ou moins reconnus et plus ou moins obscurs (en raison de leur fréquente clandestinité, voire anonymat¹³). *C'est en effet un des rares cas où nous admettons l'existence d'une continuité « théorique » claire, permettant donc de répondre « Oui » à la question posée en titre : l'aisance avec laquelle le matérialiste contemporain peut affirmer que nous vivons dans un monde unique, régi par un ensemble unique de lois ou de régularités (sans que celles-ci soient forcément unifiées ou éternelles) et donc un ensemble total de chaînes causales est une conséquence directe de la pensée matérialiste des Lumières.* Même un disciple de Lucrèce tel que Diderot, qui n'est ni un mécaniste comme Hobbes ni un déterministe pur comme son ami le Baron d'Holbach, peut affirmer que « "toute cause est un effet" me paraît un axiome. Sans quoi la nature agirait à tout moment *per saltum*, ce qui n'est jamais vrai », ou encore, à propos de l'agir : « [...] la dernière de nos actions est l'effet nécessaire d'une cause une : nous, très compliquée, mais une¹⁴. »

Car les exemples de « faux amis », d'une fausse continuité projetée par l'imagination anhistorique de philosophes contemporains, sont beaucoup plus nombreux. C'est dans ce sens que Georges Canguilhem disait que le précurseur est un artéfact, une construction : nous construisons nos propres précurseurs, leur traçant un chemin qui mène à nous, ce qui permet par-là même de nous poser en « héritiers »¹⁵. Si

on fait de Buffon ou Lamarck des précurseurs de Darwin, on soutient symétriquement que Darwin est l'héritier (ou *un* héritier) de Buffon et Lamarck. Pour donner un exemple plus parlant : on lit souvent, dans les histoires des sciences cognitives, de l'intelligence artificielle, ou de la philosophie de l'esprit en général, que *L'Homme-Machine* de La Mettrie est un texte fondateur de l'approche computationnelle contemporaine. Son titre ne résonne-t-il pas comme une machine de Turing ? En fait, il suffit de lire ce livre pour s'apercevoir, comme Ann Thomson l'a signalé il y a déjà longtemps, que La Mettrie (i) n'est en rien un mécaniste, cartésien ou autre ; (ii) qu'il ne réduit jamais le corps à une machine ou les phénomènes et processus organiques à des entités ou lois inorganiques. Le titre est une analogie qui se veut fertile, dans un sens déflationniste : le corps a ses lois, il n'est pas régi par une âme immatérielle, mais parmi les propriétés de la matière vivante dont il est fait, certaines (dont la paire sensibilité / irritabilité) sont incompatibles avec des modèles mécanistes classiques.

Étant donnée cette distance ou cette incommensurabilité, la tâche de l'historien de la philosophie n'est jamais simple, et sa méthodologie est toujours à réinventer. Comment faire ressortir la cohérence et, osons le dire, la pertinence d'un argument ou d'un ensemble d'arguments (qu'il constitue un « système » ou non) sans commettre d'anachronisme, puisque nous utilisons obligatoirement un vocabulaire contemporain ? En ce sens, tout projet de recherche qui demande si nous sommes les « héritiers » d'une société ou d'une constellation théorique passée nous pousse à l'anachronisme, à moins évidemment de trancher et de répondre « Non ».

Mais avant de poursuivre, il nous faut une terminologie claire et bien accordée. Comment définir le matérialisme des Lumières ?

2. Définir le matérialisme des Lumières

Rappelons que l'expression est rare à cette époque ; forgée par des antimatérialistes tels que Henry More au XVII^e siècle, il faudra attendre La Mettrie dans les années 1740 pour qu'un penseur se décrive lui-même comme matérialiste¹⁶. Quant aux sources de cette philosophie, elles forment un *patchwork* complexe qui n'est pas notre objet ici ; il est d'autant plus complexe que l'influence y est souvent

indirecte: le matérialiste des Lumières se réclamera pêle-mêle de Spinoza, d'Épicure, de Lucrece ou de Gassendi; de Démocrite, de Bacon, de Locke ou de Toland sans forcément les avoir lus, et en utilisant parfois des résumés écrits par des ennemis du matérialisme. De plus, le matérialiste invoquera fréquemment une ou plusieurs traditions scientifiques, notamment médicales (et non pas celles liées aux sciences «dures» telles que la géométrie, la mécanique, l'astronomie ou la physique, cette dernière n'existant pas vraiment à cette date), souvent fabriquées pour les besoins de l'argument.

Quel est le credo minimal du matérialiste à cette époque? Quelles sont ses «thèses»? Une telle liste risque d'obscurcir les caractéristiques fascinantes de penseurs individuels, ou de gommer les contradictions qui existent en leur sein: pour ne citer que quelques exemples, Diderot déteste l'immoralisme de La Mettrie, critique vivement l'aspect «mécaniste» de la théorie de l'esprit et du comportement chez Helvétius, et avance une définition d'une matière animée, vitalisée qui ne correspond pas du tout à la matière décrite par le Baron d'Holbach; les conséquences politiques proto-communistes que le curé Meslier et d'Holbach tirent de leurs métaphysiques de la nature auraient vivement déplu à La Mettrie l'élitiste¹⁷ et auraient semblées dangereusement utopiques à Diderot.

Voici néanmoins un survol des thèses essentielles du matérialisme des Lumières:

Premièrement, tout ce qui existe est matériel, ou le produit de l'interaction entre entités matérielles, une causalité forte liant l'ensemble des phénomènes entre eux (d'Holbach: «L'univers, ce vaste ensemble de tout ce qui existe, ne nous offre partout que de la matière et du mouvement¹⁸.» «Tout est toujours dans l'ordre relativement à la nature, où tous les êtres ne font que suivre les lois qui leur sont imposées¹⁹.» «Si nous jugeons des causes par leurs effets, il n'est point de petites causes dans l'univers. Dans une nature où tout est lié [...]»²⁰). Il s'agit donc d'une forme de «réalisme», contrairement aux subjectivismes de type cartésien, kantien ou husserlien, puisqu'à la suite de Spinoza,²¹ le matérialiste soutient que l'ordre et la connexion des idées sont *les mêmes* que l'ordre et la connexion des choses. Comme l'affirme le moine bénédictin (!)

Dom Deschamps, « nous et notre intelligence ne sommes que des modifications de la matière²² »; ou, plus longuement, dans le manuscrit clandestin anonyme *Dissertation sur la formation du monde*: la cause de l'idée est matérielle; or « l'effet ne peut être essentiellement supérieur à la Cause qui le produit », ainsi « l'idée est matérielle. On pourrait même soutenir que les idées occupent un certain espace: et cela en apportant en preuve l'oubli, qui n'est autre chose que l'action d'une idée sur l'autre et qui la détruit²³. »

Deuxièmement, tout phénomène mental est inséparablement un phénomène ou processus corporel, voire physique. Le manuscrit clandestin des années 1720-1730 intitulé *L'Âme matérielle*, citant approximativement Lucrèce, déclare que « l'âme est au corps comme l'odeur à l'encens²⁴ »; Diderot, dans ses *Éléments de physiologie* inachevés, rédigés durant la période 1765-1780, affirme que « l'action de l'âme sur le corps est l'action d'une portion du corps sur l'autre; et l'action du corps sur l'âme, l'action d'une portion du corps sur une autre²⁵ »; enfin, l'article « Matérialistes » de l'*Encyclopédie* déclare: « On donne encore aujourd'hui le nom de *matérialistes* à ceux qui soutiennent que l'âme de l'homme est matière²⁶. » Cet aspect est probablement celui dont la transmission est la plus « directe », puisque c'est celui qui a été le plus exploré durant la période « allemande » du matérialisme, le *Vulgärmaterialismus* du XIX^e siècle avec Vogt, Moleschott, Büchner et Czolbe, qui laisse de côté la philosophie et, dans son scientisme étroit et effréné, cherche à « matérialiser » la pensée et les fonctions psychiques, notamment au moyen de la biochimie naissante. Pour Carl Vogt, « ce que l'on appelle âme n'est que la somme des fonctions du système nerveux central²⁷ », idée qu'il formula également d'une manière bien plus célèbre: « Toutes les propriétés que nous désignons sous le nom d'activité de l'âme ne sont que des fonctions de la substance cérébrale, et, pour nous exprimer d'une façon plus grossière: *la pensée est à peu près au cerveau, ce que la bile est au foie et l'urine aux reins*²⁸. »

Troisièmement, la causalité a été réduite à la seule causalité efficiente. Ce rejet des causes finales n'a eu de cesse d'être réaffirmé par les matérialistes depuis les XVII^e et XVIII^e siècles. Et il y a là, au regard des matérialistes contemporains, un héritage incontestable:

l'abandon des causes finales implique l'exclusion radicale de tout principe d'action surnaturel ou non-corporel qui relèverait d'une intelligence suprême, et donc de tout élément explicatif relevant *in fine* d'une métaphysique téléologique (comme l'entéléchie leibnizienne). Le postulat de l'autosuffisance ontologique de l'être et la conception mécaniste de la causalité se soutiennent réciproquement. Le matérialisme des Lumières comme le matérialisme contemporain les affirment tous deux d'un bloc, ce qui revient à dire que la Nature est aveugle – une thèse qui trouvera au XIX^e siècle un soutien fort avec la théorie darwinienne.

Quatrièmement, une conséquence des trois éléments précédents – l'approche matérialiste du monde extérieur puis de l'esprit, et la réduction de toute causalité à la causalité efficiente – est l'élaboration, à la suite du mécanisme et de la philosophie corpusculaire du XVII^e siècle, d'un *réductionnisme* philosophique cohérent, à la fois au niveau des théories et des explications, et au niveau ontologique. Comme le dit le médecin néerlandais Boerhaave, maître de La Mettrie, « si la structure des organes était exactement connue, si la nature sensible des humeurs nous était dévoilée, la mécanique nous ferait apparaître comme les conséquences de principes très simples, des phénomènes dont le mystère excite aujourd'hui au plus haut degré notre étonnement²⁹ ».

Cinquièmement, il n'y a pas de séparation nette entre l'homme et l'animal. Comme en témoigne l'antimatérialiste Abraham-Joseph Chaumeix, « c'est un principe fondamental chez cette sorte de philosophes, que les animaux sont peu différents de l'homme³⁰ ». Approfondissant des idées déjà suggérées par Spinoza, puis Hume (les animaux sentent, ont des émotions, et leurs états cognitifs ne diffèrent des nôtres que quantitativement) et s'inspirant de recherches anatomico-anthropologiques, notamment sur l'orang-outang, les matérialistes comme La Mettrie affirment que « des animaux à l'homme, la transition n'est pas violente³¹ ».

Sixièmement, l'athéisme est une vérité, mais ce n'est pas une vérité nécessaire pour le matérialiste, ce qui peut surprendre. En effet, il existe des penseurs pour lesquels l'univers est entièrement matériel, l'âme n'étant qu'un mode du corps... mais cet univers est

néanmoins une création divine. L'exemple le plus frappant est celui des médecins «mortalistes» anglais de la fin du XVII^e siècle, tels que Richard Overton (*Man's Mortality*, 1644) et William Coward (*Second Thoughts on the Human Soul*, 1702). Pour Coward, l'idée d'une substance «spirituelle et immortelle» est inventée par l'Église catholique, sans figurer dans les Écritures. Les mortalistes se réclament de leur savoir médical et affirment que la mortalité de l'âme est (a) confirmée empiriquement, notamment au moment de la mort du corps, sans que (b) ceci contredise le christianisme authentique. L'âme meurt (ou dort) jusqu'au jour de la résurrection, quand elle sera ressuscitée avec l'être humain tout entier. Il existe également des mortalistes parmi les philosophes canoniques, tel Hobbes, qui affirme dans le *Léviathan* que l'idée d'une âme éternelle et indépendante du corps n'apparaît pas dans les Écritures³².

De toute façon, outre les protestations d'usage suggérées plus haut, un résumé définitif des thèses matérialistes des Lumières est impossible: parmi celles dont nous ne tiendrons pas compte ici, citons l'hédonisme moral, qui semble être une constante chez nos matérialistes (et chez des penseurs radicaux qui ne sont pas explicitement matérialistes, comme Locke), et qui est fort probablement une partie de leur «legs» à la philosophie contemporaine³³. Ou deux aspects originaux du rapport entre le matérialisme des Lumières et «la science» ou «les sciences» – rapport qui est lui-même une création matérialiste: d'abord, le projet de l'*Encyclopédie* de transformer le monde en un ensemble d'objets scientifiquement définis, donc manipulables et productifs; ensuite, l'impact qu'a ce projet sur la philosophie elle-même, qui s'ouvre aux exemples et à l'argumentation scientifique d'une manière «naturaliste». Mais au moins disposons-nous là d'une base de comparaison.

3. Deux particularités: le vivant et l'absence de fondements

Afin précisément de répondre à la question posée en titre, et étant donnés les défis méthodologiques ainsi que le statut incertain de la «continuité» entre le point de départ et nous, il nous faut maintenant insister sur deux particularités du matérialisme des Lumières que nous n'avons pas présentées ci-dessus comme des «thèses» proclamées